

# Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

## Pons est extradé mais Blanco !

**Les camarades de Montpellier nous ont confirmé la livraison de Pons aux policiers espagnols. Mais nous n'avons pu apprendre, à Paris, si le fait était exact.**

**Il faut croire, hélas ! les amis de Montpellier.**

**En enregistrer un crime de plus sur la conscience malléable du coquin Tardieu.**

**Les mêmes camarades nous font savoir que Blanco est toujours à la prison de Montpellier, en attendant que l'on statue à son égard. On hésite à l'extraire, on hésite aussi à le libérer. Puisse le meeting de Wagram être assez puissant pour contraindre nos gouvernements à lâcher leur proie.**

Le Comité du Droit d'Asile.

### L'AFFAIRE DE SARTROUVILLE

## ROCAMBOLE et Cie

Vraiment, il est tout à fait dommage que le commissaire Gabrielli ne soit point romancier populaire. Sans quoi, il eut pu jeter de la grille à Conan Doyle lui-même. En effet, son affaire de Sartrouville laisse très loin derrière elle — encore qu'elle n'en soit pas à son dénouement — les exploits de Sherlock Holmes et d'Arsène Lupin.

L'imagination féconde de notre policier (qui mérite de passer à la postérité) fait les délices de toutes les concierges de France et de Navarre. La trame du drame se complique chaque jour, les détails deviennent de plus en plus contradictoires, les hypothèses s'entrecroisent au carrefour du mystère et de la mystification. Il n'est pas jusqu'aux personnages de cette aventure épique qui se mêlent d'avoir des états civils interchangeables. Breit, tout, dans cette histoire, confine à l'abracadabrance la plus échevelée.

On pourrait en rire — n'était le caractère odieux et tragique à la fois que prend cette fumisterie.

Car il y a une chose — et c'est la seule — qui est très claire dans tout ceci : on a déjà profité de ce pseudo-attentat pour arrêter et expulser des antifascistes italiens et on s'apprête à en expulser d'autres. On va se servir de cette mise en scène pour donner satisfaction à Mussolini qui demande depuis longtemps qu'on empêche, en France, les adversaires du « Duce », de manifester aucune hostilité envers son régime infect.

Nous avions prédit, la semaine dernière, que c'était une manœuvre contre les proscrits. Les faits nous ont donné raison. A notre campagne pour le droit d'asile, la police répond par des expulsions.

Nous avons dit, plus haut, que c'était un *pseudo-attentat*. Que tout ceci n'était qu'une vaste comédie mise en scène par la police fasciste de France ; nous allons le prouver immédiatement.

On nous objectera qu'il y a eu une victime dont l'état est assez critique. A cela nous répondrons qu'il n'y a de la faute de personne si l'individu en question a été aussi grièvement atteint. Celui qui a tiré le coup de revolver n'était qu'un maladroït, un point, c'est tout.

Résumons donc l'affaire, telle qu'elle se présente aujourd'hui, et l'on verra que notre conviction que toute cette affaire n'est qu'une farce qui s'établit sur des bases autrement solides que la version donnée par le trop imaginatif commissaire Gabrielli.

Un soir d'octobre, un homme ensanglé se présente au commissariat de Sartrouville. Là, il raconte qu'il a été attiré dans une ville de cette localité, que dans cette ville il fut mis en présence d'un sorte de tribunal secret. Deux hommes faisaient fonctions de juges, un troisième simulait un greffier et, enfin, un quatrième l'appariteur.

Ce tribunal secret l'accusait d'avoir trahi la cause, il opposa à ces accusations des protestations véhémentes. Celui qui était le greffier avait enregistré ses protestations et, à la fin de l'interrogatoire, lui demanda de signer ses déclarations. Au moment où il se penchait pour apposer son paragraphe, l'homme qui jouait le rôle d'appariteur lui tira un coup de revolver derrière la tête. Alors, devinant qu'on allait l'exécuter, lui, blessé, il enjambait la fenêtre, courut dans le jardin, escalada un mur et se traîna jusqu'au commissariat.

Une remarque s'impose ici. Il y a quatre hommes dans la pièce. Quatre hommes qui voulaient à tout prix supprimer la victime. L'un d'eux tire une balle dans la tête du « malheureux », celui-ci, bien qu'atteint grièvement, trouva la force d'enjamber une fenêtre — et les autres ne font pas un pas pour le retenir ? Ils

louche (Ghini) — et jusqu'à la tombe. Ah ! ma bonne dame Machère, c'est épouvantable de voir de pareilles escandales au jour d'aujourd'hui !

La vérité sur tout cela ? La voilà :

Toute cette affaire fut montée, du commencement à la fin, par la vaste organisation de provocateurs fascistes qui a son siège à Paris et des ramifications puissantes à Bruxelles. Ce n'est qu'une comédie imaginée de toutes pièces par les agents de Mussolini. Seulement, Carti Vecchi ne devait pas être si grièvement atteint. C'est par maladresse qu'on manqua de le tuer. Et c'est pourquoi il « s'évada » si facilement des mains de ses « agresseurs ».

Le mobile, le but de cette comédie burlesque ? Il n'est pas difficile à deviner ? Notre propagande pour le droit d'asile, en faveur de Berneri commence à porter ses fruits. Déjà, le grand public est touché par nos affiches, par nos meetings ; des personnalités, appartenant à tous les milieux, se joignent à nous pour réclamer le respect des proscrits.

Cela gêne terriblement l'ambassade italienne de Paris. Elle a peur que nous réussissions complètement. Aussi prend-elle devant en organisant cette sombre histoire, à la faveur de laquelle la presse, dûment stylée et rémunérée par l'officine fasciste, entamera une campagne contre les « extrémistes » antifascistes qui prennent la France pour un champ de leurs disputes meurtrières.

Et ça n'a pas manqué. La police française est depuis longtemps au service de Mussolini, elle a donc aidé de tout son cœur cette manœuvre contre les « indésirables ».

Nous avons démasqué la manœuvre. Nul homme de bonne foi ne pourra maintenant accorder créance à la version rocambolesque de Gabrielli. Les faits sont là qui ne laissent aucun doute sur les imitations de cette fumisterie.

Seulement, on a déjà commencé à exécuter une partie du deuxième acte : *Quarante quatre* antifascistes ont été expulsés en corollaire du « drame » de Sartrouville. On s'apprête à en expulser d'autres.

Et c'est cela qu'il faut empêcher.

Le Comité du Droit d'Asile est bien résolu à tout mettre en œuvre pour contrarier les desseins du mussoliniste Graville.

Tous les compagnons, tous les hommes de cœur doivent être à ses côtés. L'ère de Rocambole est passée. Il faudra que la police en prenne parti.

Louis LOREAL.

## Une réponse à des calomnies

Le journal *L'Humanité* publie, ce jour mercredi, sous la signature de Daniel Renoult (le frère de l'ancien et futur ministre) une appréciation ridiculise sur la campagne de notre Comité de défense du droit d'asile. Il est clair que c'est pour céder à des sentiments bien peu élevés, à une question de boutique, disons le mot, que ce journal menç autant qu'il peut.

Car c'est mentir que de nous reprocher de ne point élargir notre campagne et de ne la consacrer qu'à Pons, Blanco et Berneri. Notre affiche démontre le contraire, ainsi, d'ailleurs, que tous les derniers numéros de notre « Libertaire ».

L'Humanité ne veut pas reconnaître que nous défendons les proscrits avec plus de bon sens, plus de cœur, plus d'intelligence qu'elle. Ne cherchons pas ailleurs les raisons de ses calomnies.

LE VENDREDI 14 NOVEMBRE 1930, à 20 h. 30  
Au Théâtre de Belleville, 46, rue de Belleville

## TROIS TYPES DE BANDITS

Ces bandits sont :

- 1<sup>e</sup> ceux qui VOLENT;
- 2<sup>e</sup> ceux qui MENTENT;
- 3<sup>e</sup> ceux qui TUENT.

Puissamment organisés et merveilleusement armés, ces trois types de bandits : les voleurs, les imposteurs et les assassins, forment une immense

## ASSOCIATION DE MALFAITEURS

Cette association étend ses ramifications partout. Il est nécessaire de démasquer les brigandages de ses affiliés. Les innombrables victimes de leurs rapines, de leurs impostures et de leurs meurtres doivent être sans pitié pour ces malfaiteurs publics.

## Sébastien FAURE

prononcera contre cette « Association de Malfaiteurs » un réquisitoire impitoyable

La parole sera donnée à toutes les personnes qui voudront prendre la défense de ces odieux forbans.

Les Groupes organisateurs.

Participation aux frais : trois francs

Nota. — Tous les bénéfices de cette série de conférences seront attribués à « L'Encyclopédie Anarchiste ».

### ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"

FRANCE	ETRANGER
Un an... 22 F.	Un an... 30 Fr.
Six mois... 11 F.	Six mois... 15 Fr.
Trois mois... 5 F.	Trois mois... 7.50
Cheque postal : Jean Girardin 1191-98	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## ORDRE ET PROGRÈS

L'insolence solennelle et concertée des Pasquier et de Grasff et à leur propos de « détenir la civilisation avec la dernière énergie. »

On sait ce que cela veut dire : bourreau, fusillade, incarcération.

Pour donner un exemple, le dernier typhon a pu faire une centaine de victimes, parmi les condamnés politiques du bagne de Poulo-Cordore. Voilà qui peut donner une petite idée de l'intensité de la répression.

Le caractère international donné à cette démonstration en agrave l'importance. Il montre l'entente des « civilisés » pour maintenir par le fer et par le feu leur domination. Ils démontrent le mensonge des discours humanitaires et pacifistes tenus à Genève ou ailleurs.

C'est une honte que de tels défis puissent être lancés. C'est une honte pour le prolétariat français qu'il n'ait pas su, malgré les divisions maintenues par les intrigues des mauvais chefs, s'unir pour réagir contre les horreurs de la répression indochinoise, se préparant ainsi à s'unir pour la commune libération à tous les exploités des colonies. Comme c'est une honte à tant d'« âmes généreuses » et de « feuilles indépendantes » d'avoir gardé le silence.

Pour nous, ennemis de toutes les oppressions, ce n'a pas été notre cas.

Après tout cette cause que nous défendons, en défendant ces « communistes » n'est-elle pas notre cause, celle de la liberté ?

Aussi bien, pour aller plus au fond de la question, nous ne sommes pas assez stupides pour ne pas faire de départ entre ceux qu'unit cette même appellation de « communistes ».

Il y a ceux qui ne répugnent en rien à l'appareil de coercition militaire, policier, pénitentiaire, politique à la moscovite, les ambitieux de sous-dictatures, ceux qui trouveront bonne une société où ils auront leur petite part de pouvoir, ceux-là n'ont pas tort de nous considérer comme des « ennemis ».

Il y a ceux qu'un esprit de révolte a menés dans les rangs d'un parti qu'ils croyaient celui de l'émancipation. Ceux-là, qu'ils le veuillent ou non, et quand même ils s'en défendent, ne sont guère séparés des anarchistes que par des ignorances, des malentendus savamment entretenus, des formules catégoriques inculquées et qui ne correspondent pas à leurs sentiments profonds. Ceux-ci seront des nôtres pour l'heure où notre action et notre propagande aura sur les toucher, et de bons défenseurs de la cause prolétarienne et libertaire, et contre les bourreaux des malheureux et courageux Indochinois, et contre l'« ordre », le « progrès », la « civilisation » des gouvernements de toute époque.

Pierre ESLIENS.

## A DES INCONNUS

Vers vous s'en va ma pensée, vers vous, mes frères inconnus.

Vers vous, dont les souffrances sont mes souffrances et vous dont les dégoûts sont mes dégoûts.

Vers vous dont les tristesses sont mes tristesses et vous dont les espoirs sont mes espoirs.

Vers vous que je devine, comme un prisonnier devine que d'autres coeurs battent comme le sien derrière d'autres verrous.

Vers ceux que je ne verrai jamais et vers ceux que j'ai croisés dans la rue sans les connaître.

Vers vous s'en va ma pensée, ô vous mes frères inconnus.

Et je voudrais, qu'à défaut d'une meilleure, ma voix vous crie à tous : Courage et tenez bon !

Je songe à toi, ô jeune inspiré que j'attends, toi qui sauras jeter à ces temps hideux d'obéissance et d'écrasement, le défi orgueilleux de ton mépris et l'enseignement de ta révolte. Quelque amertume qui te soit réservée, ose. Assez se feront les amuseurs prostitués des gens bien et les faiseurs des littératures commerciales. Toi, ose jeter le cri vibrant de ta sincérité.

Je songe à toi qui rougis quand tu songes à l'emploi et l'abus qui sont faits de ta force et de ta capacité. Qui t'indigne en voyant comment le travail humain est gâché. Qui voudrais voir les travailleurs s'unir pour le bien-être et pour la liberté. Et qui les voit les jouets des asservisseurs de toute espèce. Toi aussi, camarade, tiens bon.

Je songe à toi, ô jeune femme, et qui voudrais être autre chose que la naïve « poule » que l'époque exige que tu sois. Toi qui es et te veux tendresse et passion et générosité. Contre ceux qui voudraient faire de toi une petite chose grotesque, ose, toi aussi, être ce que tu es.

De « culture » qui en dérivent. Et puis après ?

Je sais que ce que je pense, d'autres le pensent aussi. Je sais que l'abjecte tyrannie de ces temps et qui tend à rendre dans tous les domaines dans ceux de l'art et de la pensée, comme dans ceux du sentiment, comme dans les conditions matérielles de l'existence, toute vie individuelle et toute indépendance, toute spontanéité impossible est aussi vivement ressentie par d'autres que par moi-même. Je sais que l'abominable appareil de l'Etat, de tous les Etats, ne s'est pas révélé pour moi seulement exécrable et malfaisant. Et malfaisant le conformisme des foules et la stupidité des disciplines coercitives.

En vérité, mes frères, pourquoi nous inclineros-nous, pourquoi céderions-nous ? En quoi valons-nous moins que ces gens-là qui prétendent nous imposer leurs lois ? Ils sont la force et le nombril. Et puis après ? Est-ce que, par hasard, nous n'avons pas autre chose à opposer ?

J'entends bien : il y a le fascio et le marteau, la croix gammée et l'impérialisme yankee, sans compter l'insolence de Chiappa et les flétrissures de Tardieu. Il y a l'atroce influence de Rome, de Moscou et de New-York et les divers genres de « culture » qui en dérivent. Et puis après ?

De cet âge abject d'oppression, consentie et de sottise complète, de cet écrasement universel d'où bientôt il ne restera de l'homme qu'un sous-singe mécanisé, de toutes les sauvageries et barbaries qu'il engendre, est-ce que nous acc

cepturons le respect, est-ce que nous nous inclinerons ?

Je m'adresse à vous, mes frères, et non point à la multitude de gens sérieux, convenables, conformes et adaptés. Non point à la foule innombrable des gros malins, des petits malins, des malins moyens.

Non point à ce qui a l'âme de filé, de pipette ou d'homme distingué. Non point non plus à ceux que le spectacle des infamies sociales n'incite qu'à désir de devenir les maîtres à leur tour, de brimer et de molester à leur tour, de se servir à leur tour du policier et du soldat, du gélier et du brouilleur.

Et que nous ne confondons pas avec ceux qu'ils ont dupés, que l'instinct de révolte animait et qui seront des nôtres le jour où nous saurons nous faire entendre d'eux.

Frères, je ne vous demande pas de venir à moi. Je vous demande d'oser être vous-mêmes. Et c'est là la première et décisive victoire.

Les gens vous diront que c'est comme ça et qu'il faut bien se soumettre. Comme ils se sont prêts avec passivité à l'horreur de la guerre — parce qu'il « fallait bien ». Comme ils se prêtent à tout ce qu'on leur présente comme nécessaire, à tout ce que les gens d'autrefois dénommèrent « volonté de Dieu » et que les pions et les pédants d'aujourd'hui baptisent de fatalités historiques.

De tant de hideux et d'imbécillités, pourquoi accepterions-nous d'être les complices joyeux ou résignés ? Ni des ordres intellectuels et moraux imposés. Ni des instituts et des archistes et des hommes qui s'en servent ou les servent. Ni de ceux qui remplissent de victimes les bagnes soviétiques, les geôles fascistes et les prisons capitalistes. Ni de ceux qui fusillent, comme en Indochine, l'indigène poussé à bout par la détresse et la famine. Ni de ceux qui imposent ces systèmes de production stupides où le producteur est toujours spolié et souvent réduit à la misère. Ni de ceux qui préparent, sous tous les prétextes humanitaires et révolutionnaires possibles, les prochaines et encore plus atroces et plus stupides guerres.

Ne plus en être complices et amener d'autres à ne plus consentir à l'être. Et amener par là la ruine de toutes les institutions autoritaires. Vous dites que ce serait la plus grande transformation dans l'histoire humaine qui se serait jamais vue. Et j'en suis d'accord. Mais, est-ce qu'elle ne serait pas — elle aussi — une nécessité ?

A qui échappe-t-il qu'aujourd'hui tout est en jeu, non seulement les possibilités de l'immense avenir, mais même tout ce qu'il y eut d'un peu noble hérité des efforts des ancêtres et que seuls — la chose est remarquable et les niais y verront ce qu'ils appellent un paradoxe — les anarchistes peuvent sauver.

Que suis-je, frères, pour vous jeter cet appel ? J'aurais voulu qu'un meilleur et plus vaillant vous l'adressât, qu'une voix plus noble et plus retentissante vous l'apportât.

Qu'importe ! Un autre redira mieux ce que j'ai tenté d'exprimer.

Mais de vous avoir parlé s'exaltent en moi l'espoir et la confiance.

Et moi, dont le poil grisonne, je me réjouis de votre jeunesse, ô vous qui combattrez et détruisez toutes les stupidités et les abominations « bien modernes » que vos ainés ont acceptées.

O ! vous, les poètes et les créateurs qui opposerez à la niaiserie, au mercantilisme et à la cruauté de l'époque, une réprobation courageuse, vous qui saurez donner aux hommes la vision d'une cité meilleure, vous dont le chant sonnera pour toutes les tendresses, toutes les pitées, toutes les fraternités et pour les plus audacieux espoirs. O ! vous le producteur, qui saurez organiser enfin le travail pour le bien de tous et rendre impossible la guerre et l'oppression en refusant d'en fournir les moyens. O ! vous, les douces et charmantes, les hardies dont le sourire annoncera des ères nouvelles.

Les autres ? Les autres vous suivront, lorsqu'a force d'efforts et de ténacité et d'obstination, vous serez arrivés à vos premières victoires. Les autres ! ceux qui sont avec vous lorsque tout le monde est avec vous. Mais lorsque vous aurez atteint vos premiers buts, créez les possibilités d'une société humaine à peu près supportable et vous proposerez de nouveaux buts plus éloignés, vous serez à nouveau, pour la « masse », des importuns, des fous, des utopistes — et des ennemis.

P. E.

## POUR QUE VIVE LE LIBERTAIRE

Souscription du 28 octobre au 7 novembre

A. O.-S. P. (vers, octobre), 200; Cotte, 20; P. Evin, 10; Berges, 15; Faure, 5; Périot, 10; Lopez, 3; Diomiso, 2; Landrau, 3; Salvador, 30; Ollier, 18; Antoine, 26,50; Gémarin, 15; groupe 11 et 12; le bicot, 4; Ygreco, 5; Moncain, 10; Plaut, 15; Cerci, 4; Réunion, C.I., 5,15; Mée, 4; Le Metayer, 5; Guillot, 5; Joly, 20; Nero, 5; Riou, 9; Pas de Nom, 4; Dumont, 4,50; Petit trimardeur, 5,50; Lingelser, 11,25; Derrat, 5; En passant, 5; Biget, 15; Arella, 15; Bruno, 4; Marcel, 3; Rezla, 5; Benet, 5; Ketyl, 10; Aznara, 5; Aznar, 5; Diomoro, 10; Riesgo, 5; R.; 3; Hernandez, 10; Jodor Umo, 10; Sanchez, 10; X, 10; Garcia, 5; Copain, 5; Martinez, 10; Villa, 5; Aguilar, 10; Prospero, 5; Damians, 5; Bosells, 2; Guardia, 5; Bizbal, 5; Vanost, 4,50; Razat, 10; Guerineau, 10; Vedrini, 5. — Total : 701 fr. 90.

Avez-vous pensé  
à aider  
le "Libertaire"

## LES INCERTITUDES DE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE

# CAPITAL, PROPRIÉTÉ FONCIÈRE REVENU, RENTE

II

**Capitalisme industriel.** — Sous ses formes, commerciale, financière et étatique, le capitalisme constitue une exploitation indirecte de l'homme par l'homme. Il est naturel que, dans les sociétés primitives reposant sur l'inégalité d'exploitation directe, sur une large échelle, ait trouvé aussi à s'exercer, donnant naissance à embryon de capitalisme industriel. Assurément, le maître de la production était familiale ou artisanale. Mais dès que l'unification du monde méditerranéen a commencé à se réaliser, rendant les communications sûres et facilitant les échanges, « de riches romains constituaient des ateliers d'esclaves confiés à la direction soit d'un esclave, soit d'un affranchi. De ces ateliers, les uns alimentaient de leurs produits la maison du maître, les autres fabriquaient en vue de la vente aux consommateurs. Dans ce dernier cas, il n'est pas ténuement d'affirmer que des capitaux souvent abondants devaient être consacrés à l'organisation et au roulement du travail de production ».

Les petits métiers libres subsistaient, mais, « auprès d'eux, de grands ateliers, des manufactures considérables, nous pourrions presque dire de véritables firmes, correspondraient à ce que nous appelons de nos jours la grande industrie ». Près de Toulouse, un atelier de tissage occupait de 200 à 300 personnes; des fonderies importantes existaient dans le Nord, notamment à Namur; de véritables usines de céramique et de verrerie rassemblaient des centaines de travailleurs. Assurément, elles ne ressemblaient pas aux nôtre; les machines étaient encore rudimentaires. Ce ne fut pas que l'esprit d'invention fut peu développé. Archimède n'était pas inférieur aux ingénieurs des temps modernes. Les travaux considérables entrepris pour la création et l'aménagement des ports témoignent d'ailleurs de l'habileté des techniciens de la Grèce et de Rome. Mais on n'avait que peu d'intérêt à multiplier et à compliquer des machines qui étaient mises à bras.

Lorsque l'Occident commença à échapper au morcellement politique et au confinement économique du moyen âge, nous avons vu que ce sont les marchands qui provoquèrent la renaissance de l'industrie à large débouché. Mais cette industrie s'exerce principalement à domicile. La manufacture ne s'établit que lorsque des circonstances locales, antagonisme des corporations, par exemple, obligent à recruter et à grouper le personnel en dehors des villes. Chez nous, le pouvoir royal la favorise par la concession de priviléges et de monopoles.

Souvent la manufacture naît sous l'influence de nécessités techniques, sans que l'intervention du machinisme entre en ligne de compte. « Un exemple typique nous est fourni par l'impression sur toile, on voit la concentration industrielle s'opérer de bonne heure sur une vaste échelle, sans qu'il y ait eu intervention du machinisme proprement dit... Les conditions techniques de la fabrication nécessitaient l'immobilisation d'importants capitaux, la réunion des ouvriers en ateliers, et la division du travail entre eux... Il faut des terrains étendus pour le blanchiment des toiles, de vastes bâtiments pour les ateliers, de grandes pièces pour le séchage... La société du célèbre Oberkampf, en 1789, a un capital social de près de 9 millions et ses bénéfices en 1792, atteignent 1.581.000 livres. Et cependant l'impression mécanique ne commence à fonctionner qu'en 1797. »

A cette époque, comme dans l'antiquité, le génie inventif serait à même de fournir des machines perfectionnées. Le constructeur de l'horloge de Strasbourg, plus tard le savant Vaucanson, produisaient des merveilles d'ingéniosité. Pourtant le capitalisme marchand s'en tenait le plus souvent au travail à la main, à l'atelier domestique ou tout au moins peu nombreux qui dispersait les exploitations et entraînait les conflits. D'autre part les grosses fortunes se réalisent guère dans l'industrie, qui menait souvent à la ruine ceux qui la pratiquaient ; elles avaient toujours leur source principale dans les spéculations financières et commerciales.

D'où vient que la situation se soit si complètement modifiée dans la première moitié du xixe siècle ? L'industrie manufacturière existait la plus haute antiquité et pourtant il serait paradoxal de prétendre que notre capitalisme industriel est tout simplement son héritier. Quel facteur nouveau est intervenu pour le mettre au premier plan et modifier si profondément la structure de la société ?

Nous avons simplement mentionné dans un numéro précédent un passage du *Capital* de Marx, sur lequel nous nous proposons d'appeler plus spécialement l'attention. En effet l'analyse de ce passage et la critique des erreurs qu'il contient nous éclaireront sur le véritable caractère du capitalisme industriel moderne.

\*\*

Au chapitre IX du *Capital*, Marx se propose de démontrer que : « Le taux de la plus-value est l'expression exacte du degré d'exploitation de la force de travail par le capital ou du travailleur par le capitaliste. » Il précise, en note, que : « Le taux de la plus-value n'exprime pas la grandeur absolue de l'exploitation, bien qu'il exprime exactement le degré. » A 5 heures de travail nécessaire et 5 heures de surtravail, correspond un degré d'exploitation de 100 p. 100 de même qu'à 6 heures de travail nécessaire et 6 heures de surtravail, mais dans ce dernier cas la grandeur de l'exploitation passée de 5 à 6 s'est accrue de 20 p. 100.

Que représente le taux de la plus-value ? Ou a-t-il sa source. Marx nous dit : Le capital constant consommé dans l'acte de la production sous forme d'usure de machines, de matières auxiliaires et de matières premières, reparaisant dans le produit sans lui ajouter de nouvelle valeur, peut être éliminé dans le calcul pour trouver le taux de la plus-value, *on le pose égal à zéro*. Le capital variable consacré à l'achat de la force de travail étant au contraire le créateur de la plus-value, il est évident que c'est le rapport de la plus-value au capital variable qui détermine le taux de cette plus-value, plus-value qui est représentée d'autre part par l'excédent de la valeur du produit sur la valeur de ses éléments, ou le revenu du capital engagé dans l'entreprise.

Marx éclaircit sa théorie au moyen d'un exemple que nous allons reproduire in-extenso d'après l'édition primitive de Maurice Lachâtre, en transformant les unités de mesure comme l'a fait Paul Lafargue dans les extraits qu'il a publiés, et en corrigeant une erreur matérielle. Il va sans dire qu'il s'agit de francs-or et de valeurs de l'époque, 1871.

En entrant dans une filature : Les données

suites appartiennent à l'année 1871 et m'ont été fournies par le fabricant lui-même. La fabrique met en mouvement 10.000 broches, file avec du coton américain des fils n° 32, et produit chaque semaine une livre (453 gr. 6) de fils par broche. Le déchet du coton se monte à 6 p. 100. Ce sont donc par semaine 10.000 livres de coton que le travail transforme en 10.000 livres de fils et 600 livres de déchets. En avril 1871, ce coton coûtait 0 fr. 806 par livre et par conséquent pour 10.600 livres, la somme ronde de 8.550 francs. Les 10.000 broches, y compris la machine à filer et la machine à vapeur, coûtent 25 francs la pièce, c'est-à-dire 250.000 francs. Leur usure se monte à 10 p. 100 = 25.000 francs, ou chaque semaine 500 francs. La location des bâtiments est de 150 francs par semaine. Le charbon (1 kg. 800 par heure et par force de cheval, sur une force de 100 chevaux donnée par l'indicateur et 60 heures par semaine, y compris le chauffage du local) atteint par semaine le chiffre de 11 tonnes (il s'agit sans doute de tonnes anglaises, mais la différence est faible) et à 10 fr. 60 par tonne, coûte chaque semaine 116 fr. 60 ; la consommation par semaine est également égale pour le gaz de 25 francs, pour l'huile de 112 fr. 50, pour toutes les matières auxiliaires de 250 francs. La portion de valeur constante par conséquent sur les ressources du sous-sol, procure à la classe capitaliste, et par l'usage qu'elle en fait en détournant l'activité des travailleurs de l'usine ou de la terre la production des denrées de première nécessité vers celle des objets de luxe.

Le salaire des ouvriers se monte à 1.300 francs par semaine ; le prix des fils à 1 fr. 275 la livre, est pour 10.000 livres de 12.750 francs. La valeur produite chaque semaine est de 12.750 — 9.450 francs soit 3.300 francs. Si maintenant nous en déduisons le capital variable (salaire des ouvriers) de 1.300 francs il reste une plus-value de 2.000 francs. Le taux de la plus-value est donc le quotient de 2.000 par 1.300 ou 153,84 p. 100. Pour la journée moyenne de dix heures par conséquent, le travail nécessaire est 3 heures 31 trente-troisièmes et le surtravail de 6 heures 31 trente-troisièmes. »

On remarquera la minutie des détails. Pourtant il manque un renseignement important, le nombre et la qualification des ouvriers, ce qui dans la discussion nous obligerait à faire une supposition. Il y a, d'ailleurs une omission, ou mieux une confusion bien plus grave, car si elle ne ruine pas totalement l'argumentation de Marx, pour l'époque où il l'écrivait, elle la rend moins valable de nos jours.

\*\*

Marx, dans l'exemple que nous venons de citer, ne fait aucune distinction entre le charbon qui sera au chauffage de l'atelier et celui qui est utilisé pour les machines motrices. C'est néanmoins singulièrement la valeur de l'énergie fournie par la combustion.

Eu égard à la nature de l'industrie choisie qui requiert plutôt une température tiède et humide que froide et sèche, admettons que sur les 11 tonnes hebdomadaires trois aient servi au chauffage, il en reste huit pour la puissance motrice, représentant dans les six jours de la semaine 8.000 journées de travail de simples manœuvres, si le rendement du générateur est d'un dixième, comme il l'était généralement à l'époque. Ces 8.000 manœuvres reviennent à 8 francs.

D'autre part, le salaire des ouvriers réels se monte à 1.300 francs. D'après un tableau donné par Charles Gras, en 1880, à Manchester, l'ouvrier de filature était payé de 2 fr. 80 à 5 fr. 50, faute de précision prenons un chiffre intermédiaire, soit 4 francs par jour ou 24 francs par semaine, soit 4 francs par jour ou 60 euros par semaine. La semaine aurait représenté au plus 360 journées d'ouvriers réels.

Mais le travail de nos 8.000 manœuvres n'est que de la force motrice brute ; les machines opératrices en absorbent une partie en transmissions, freinements, inertie, temps perdu, supposons qu'elles n'en rendent que le cinquième, ce qui est certes inférieur à la réalité. Il nous reste 6.000 ouvriers mécaniques collaborant avec 360 ouvriers réels chaque semaine ; ou, en fait, présentant chaque jour 60 des premiers pour 266 autres ; la proportion serait d'environ un à quatre.

En France, on calculait, en 1880, que la puissance motrice tirée de la houille correspondait journallement à un travail supérieur à celui de la population valide du pays, et, comme, parmi celle-ci un quart au plus est employé à l'achèvement d'une série cohérente de produits : Houilles alimentant les hauts fourneaux et les génératrices, mines de fer, chutes d'eau et machines fournissant l'éclairage, la trémie pour obtenir les conducteurs et câbles métalliques, bois pour le boisage des mines, et par suite, aménagement des forêts, production de papier, impression de journaux, voies ferrées pour transports, etc. C'est là la concentration verticale. Elle nécessite la réunion d'immenses ressources. Le capitaliste devait être à la fois industriel et financier. Le profit promettait d'être énorme car toute concurrence était abolie. Mais, prendre ainsi en main une aussi grosse fraction de la vie économique est une tâche qui excède les capacités d'un homme et même de quelques hommes. Ceux qui ont tenté de l'assumer ont succombé sous ce fardeau, tel Hugo Stinnes en Allemagne.

La concentration horizontale qui réunit seulement toutes les industries de même nature, extraction de houille, d'une part, métallurgie d'autre part, puis à côté, la fabrication des produits chimiques, etc., n'exige pas au même degré une compétence universelle. Elle supprime la concurrence entre les industries similaires. Que faut-il encore pour la supprimer entre celles qui sont différentes ? Il suffit qu'une poignée d'hommes ait la haute main sur les conseils d'administration de toutes les entreprises fractionnaires ; celles-ci se fournissent mutuellement les matières premières ou les produits à demi-finis qui leur sont nécessaires, et ce sont ces hommes d'affaires qui ont approprié les capitaux qui s'approprient toute la plus-value tirée de l'usage d'une monstrueuse machine.

Pourront-ils pousser leur exploitation jusqu'à la limite ? Non. Plusieurs obstacles les arrêtent. L'homme-machine ne produit que de l'énergie brute, moins directement utilisable que celle qui fournit la manœuvre le moins qualifié. Pour qu'elle puisse rivaliser avec l'ouvrier dont l'ingéniosité et l'adresse ont su pourvoir aux exigences si variées de la civilisation moderne, il faut adjoindre à la machine motrice une multitude de machines opératrices dont les organes délicats et savamment ajustés exigent l'intervention constante d'une main-d'œuvre intelligente, exempte de toute tendance routinière, attentive à tous les perfectionnements possibles. Les créateurs de cet outillage de précision sont des auxiliaires indispensables à la classe capitaliste. Pour les recruter, les instruire, se les attacher, elle doit consentir des sacrifices. Elle tend donc à diviser les producteurs en deux catégories. Les uns haïssent qualifiés dont elle fera les complices inconscients de ses exactions en les rémunérant largement. Les autres, serviteurs de la machine, condamnés à une besogne abrutissante qui les fera rétrograder au niveau du prix des marchandises au moment de l'indroduction du machinisme.

La spoliation du travailleur de chair et d'os n'atteint peut-être pas le taux que lui assignait Marx ; mais nous allons voir qu'il n'est pas aussi grande et ne s'opère pas si directement, elle n'en est pas moins cruelle, ni moins insupportable.

\*\*

Tout d'abord il est clair que les 60 ouvriers réels étaient fatigusement amenés à se coaliser lorsqu'ils prenaient conscience de l'exploitation à laquelle ils étaient soumis. De bonne heure l'industrie a connu les coalitions et les grèves. Dans l'imprimerie française, par exemple, toute la période de 1539 à 1571, ne fut qu'une suite de grèves, suscitées par les mêmes causes que nos jours : révolte des ouvriers contre l'em- ployeur.

Le "Libertaire"

## EST-CE LA GUERRE ?...

C'est devant un public nombreux et attentif que notre ami Sébastien Faure expose les raisons qui l'ont poussé à traiter ce sujet dont l'importance est capitale.

« La guerre est-elle possible ? »

Sébastien Faure démontre avec des arguments irréfutables que non seulement elle est possible, mais que jamais les causes de conflit armé n'ont été aussi nombreuses.

Jamais les antagonismes

# LA VOIX DE PROVINCE

Adresser ce qui concerne la « Voix de Province » à Pierre Lentente, au « Libétaire », 186, boulevard de la Villette, Paris (19).

## TOULOUSE

### Bravo ! les Tramways

Le syndicat confédéré de la T. C. R. T. avait, par voie d'athènes, convié la population toulousaine, à un meeting de protestation qu'il organisait à la Bourse du Tarvail, le samedi 8 novembre.

Comme de juste, nous y sommes allés pour voir l'attitude que prendrait le syndicat devant le fait pour lequel il avait fait appel à la population toulousaine. En effet, il se passait dans les services de cette administration : la T. C. R. T., un scandale très grave au point de vue syndical. Le directeur de cette Compagnie avait révoqué, sans motif apparent, un camarade parce qu'il était syndicaliste.

Cela ne nous étonne pas outre mesure, connaissant, par les orateurs ayant pris la parole à ce meeting, la présence, dans le Conseil d'Administration de cette société, des Administrateurs de la T. C. R. Parisienne et, particulièrement, de M. Mariage, le requin des sociétés de Transports en Commun.

Alors au fait : la Direction avait donc révoqué ce camarade parce qu'il était syndicaliste, et, par surcroit, un militant. Le bureau syndical saisi de cette affaire, avait nommé une délégation pour protester auprès de la Direction contre ce renvoi arbitraire, cette atteinte à la liberté de conscience, pour en demander les raisons et exiger la réintégration de ce camarade.

La Direction, dans cette entrevue, dit à la délégation que ce renvoi avait été motivé du fait que cet employé n'avait pas rempli à leur dérangement, aux conditions d'embauche. Pourquoi ? Parce que ce camarade avait omis de faire mention, dans son « curriculum vitae », de sa révocation des chemins de fer à la suite des grèves de 20. Alors, dit-il, il y a abus de confiance de la part de cet employé vis-à-vis de la Compagnie.

Dans cette affaire, nous sommes obligés d'enregistrer avec satisfaction l'attitude énergique du bureau syndical qui, devant le fait accompli, dit à la Direction : « Si nous n'avons pas satisfaction le samedi 8, nous cessons le travail dans tous les services le dimanche 9 ». Et cela avait été porté à la connaissance des pouvoirs publics.

Cette situation ferme, à laquelle sont peu habitués les syndicats de Toulouse, a obligé la Direction à capituler et à accepter la réintégration de ce camarade pour le lundi 10 novembre.

A ce meeting a pris la parole Guinchard, secrétaire de la Fédération confédérée des Transports ; il s'est appesanti profondément, dans son exposé, sur cette victoire morale du syndicat qui, à son avis, est de beaucoup préférable ; et nous sommes d'accord avec lui, aux victoires purement matérielles. Il a fait ressortir aux camarades de la T. C. R. T., quant à leurs revendications pour les salaires, qu'ils doivent lutter énergiquement pour l'abolition des échelles de traitements qui sont une ignominie et iniques, car, dit-il : « A travail égal, salaire égal ».

En effet, si nous examinons ce problème, nous devons constater que tous les travailleurs, quels qu'ils soient, ont droit à la vie, donc, il ne doit pas y avoir de différence de salaires entre un employé qui a 18 ans de service et celui qui n'en a que 3 ou 4, leurs besoins sont les mêmes.

Il a été encore dit, par le secrétaire du syndicat de Toulouse, que l'action de l'organisation ne s'arrêtera pas simplement à la réintégration du camarade révoqué, mais que le syndicat doit encore exiger le paiement intégral des journées perdues par ce travailleur du fait de sa révocation.

En résumé, cette réunion a démontré que le syndicalisme peut et doit par son action, arracher à nos exploiteurs un peu plus de mieux-être et de liberté dans les conditions d'existence et dans le travail. Nous devons encourager ce syndicat qui, quoique inféodé à la Bourse du Travail, malheureusement ceci est une constatation, est le seul à Toulouse qui, par sa position virile et énergique a prouvé que le principe de solidarité ouvrière n'est pas un vain mot et que, par une organisation homogène, l'on arrive à d'honorables résultats.

Il est évident que nous sommes encore loin du syndicalisme révolutionnaire, mais, enfin, quoiqu'en dise certaine centrale — la C. G.

T. U. — ceci est une victoire vraiment syndicale.

C'est pourquoi, camarades des tramways, vous devez persévérer dans votre action en marge de tout parti politique pour acquérir un peu plus de bien-être et de liberté.

V. N.

## ANGERS

### Conférences antireligieuses

Les groupes d'Etudes Sociales d'Angers et Trelazé organisent, en accord avec l'U.P.A., plusieurs conférences antireligieuses sur le sujet suivant : « Les crimes de l'Eglise », sujet traité par le camarade Némo.

Le mercredi 5 courant avait donc lieu la première de ces conférences à Saint-Barthélemy-d'Anjou, petite commune située à quelques kilomètres, et où le curé, très combattif, veut son petit dictateur, son inquisiteur au petit pied.

Bref, malgré un temps affreux, de la pluie torrentielle depuis le matin, cinquante personnes vinrent à la conférence. Ce fut un succès dans une commune de quelques centaines d'habitants. Au préalable, nous avions invité par lettre le curé à venir apporter la contradiction. Il s'en garda bien et envoya à l'organisateur une lettre qui, dans une ironie grossière et vidente, ne pouvait cacher sa colère de venir troubler sa digestion à la porte qu'un autre ? Tant qu'un homme ignorera Dieu, ce sera une calomnie que d'y croire.

L'enfant qui implore vainement le père ne fait pas de mal; le père qui entend indifféremment la plainte de son enfant est cruel; et plus belle est la pensée qui dit : « Il n'y a pas de père » que la religion qui dit : « Il y a un père, mais pour son enfant, il est sourd ».

Peut-être serons-nous un jour plus sages, peut-être un jour saurons-nous qu'il existe, qu'il nous protège et que son silence avait une cause et une raison d'être. Eh bien ! ce jour-là seulement le temps de « croire » sera venu, mais pas avant..., pas maintenant.

Dieu sera attristé en découvrant que nous l'avons adoré sans motif et c'est folie de vouloir éclairer l'ignorance du présent par une lumière qui ne brille pas encore.

Le servir ? Folie ! S'il l'eût désiré, il eût révélé comment il l'entendait; il est absurde qu'il attende de l'homme adoration, services, louanges, alors qu'il nous laisse dans l'incertitude quant à la manière de le faire. Si nous ne servons pas Dieu selon ses désirs, c'est sa faute et non la nôtre. En attendant que nous soyons plus sages, le bien et le mal sont-ils un ? Je ne vois pas en quoi Dieu nous sert pour trancher ce qui est bien de ce qui est mal; au contraire !

Je désirais ardemment connaître tes volontés pour les accompagner, non pas par crainte, non pas dans l'espérance d'une récompense, mais comme l'enfant accomplit les désirs d'un père, par amour.

Tu te tues et toujours tu te tues. Je crée, je languis après l'instant où je saurai que tu existes. Alors je te demanderai : « Père, pourquoi n'as-tu pas plus tôt donné à ton enfant qu'il avait un père et qu'il n'était pas seul dans la lutte, la lutte pour le droit et l'humanité ? Ou bien étais-tu certain que j'allais accomplir tes volontés sans les connaître ? Que moi, ignorant ton existence, je te servirais comme tu entends l'être ? Serait-ce vrai ? Réponds, père, réponds si tu es, réponds. Ne laisse pas ton enfant dans le doute. Père, ne sois pas sourd au sanglant « Lama Sabachthani ! »

Ainsi gémit l'ignorant à son calvaire volontaire et, rampant de douleur, il se lamente de ce qui l'altère.

Le sage qui sait tout, qui connaît bien son Dieu, râille le pauvre, plein de fiel, il jubile et, débordant de joie, il clame : « Ecoutez ! il appelle son père », puis il murmure : « Merci, Seigneur ! » ce que je ne suis pas comme lui. » Il chante les psaumes, « Béneheureux celui qui n'est pas dans le mauvais esprit et ne parcourt pas l'immonde sentier du péché. »

Le sage se coule vers la Bourse et palpe ses espérances...  
Le père se fait...  
Oh ! Dieu ! il n'y a pas de Dieu !

Multatuli.

Les défenseurs de tous les régimes autoritaires sont invités à la contradiction.

## Prière de l'ignorant

Je ne sais si nous sommes créés pour une fin quelconque ou si nous « sommes » par le fait du hasard.

J'ignore aussi si un Dieu ou des dieux se créent de nos souffrances et se moquent de l'imperfection de notre être. Si telle était la réalité, elle serait horrible.

A qui la faute si les faibles sont faibles, les malades sont malades et les insensés privés de la raison ?

Si nous sommes faits avec prémeditation et dans un but et que notre imperfection nous empêche d'atteindre ce but, cette imperfection ne peut nous être reprochée; les défauts ne sont pas imputables à l'œuvre, mais au créateur.

Ce que d'autres prétendent savoir de ce Dieu m'est indifférent, je ne le comprends pas ! Pourquoi se révéler à d'autres et pas à moi ? Cet enfant est-il plus cher au père qu'un autre ? Tant qu'un homme ignorera Dieu, ce sera une calomnie que d'y croire.

L'enfant qui implore vainement le père ne fait pas de mal; le père qui entend indifféremment la plainte de son enfant est cruel; et plus belle est la pensée qui dit : « Il n'y a pas de père » que la religion qui dit : « Il y a un père, mais pour son enfant, il est sourd ».

Peut-être serons-nous un jour plus sages, peut-être un jour saurons-nous qu'il existe, qu'il nous protège et que son silence avait une cause et une raison d'être. Eh bien ! ce jour-là seulement le temps de « croire » sera venu, mais pas avant..., pas maintenant.

Dieu sera attristé en découvrant que nous l'avons adoré sans motif et c'est folie de vouloir éclairer l'ignorance du présent par une lumière qui ne brille pas encore.

Le servir ? Folie ! S'il l'eût désiré, il eût révélé comment il l'entendait; il est absurde qu'il attende de l'homme adoration, services, louanges, alors qu'il nous laisse dans l'incertitude quant à la manière de le faire. Si nous ne servons pas Dieu selon ses désirs, c'est sa faute et non la nôtre. En attendant que nous soyons plus sages, le bien et le mal sont-ils un ? Je ne vois pas en quoi Dieu nous sert pour trancher ce qui est bien de ce qui est mal; au contraire !

Je désirais ardemment connaître tes volontés pour les accompagner, non pas par crainte, non pas dans l'espérance d'une récompense, mais comme l'enfant accomplit les désirs d'un père, par amour.

Tu te tues et toujours tu te tues. Je crée, je languis après l'instant où je saurai que tu existes. Alors je te demanderai : « Père, pourquoi n'as-tu pas plus tôt donné à ton enfant qu'il avait un père et qu'il n'était pas seul dans la lutte, la lutte pour le droit et l'humanité ? Ou bien étais-tu certain que j'allais accomplir tes volontés sans les connaître ? Que moi, ignorant ton existence, je te servirais comme tu entends l'être ? Serait-ce vrai ? Réponds, père, réponds si tu es, réponds. Ne laisse pas ton enfant dans le doute. Père, ne sois pas sourd au sanglant « Lama Sabachthani ! »

Ainsi gémit l'ignorant à son calvaire volontaire et, rampant de douleur, il se lamente de ce qui l'altère.

Le sage qui sait tout, qui connaît bien son Dieu, râille le pauvre, plein de fiel, il jubile et, débordant de joie, il clame : « Ecoutez ! il appelle son père », puis il murmure : « Merci, Seigneur ! » ce que je ne suis pas comme lui. » Il chante les psaumes, « Béneheureux celui qui n'est pas dans le mauvais esprit et ne parcourt pas l'immonde sentier du péché. »

Le sage se coule vers la Bourse et palpe ses espérances...  
Le père se fait...  
Oh ! Dieu ! il n'y a pas de Dieu !

Multatuli.

Les défenseurs de tous les régimes autoritaires sont invités à la contradiction.

Bonnaud.

## ORLEANS

### Groupe d'Etudes Sociales d'Orléans.

Samedi 22 novembre, à 20 h. 30, salle Harouineau.

### LE PARLEMENTARISME ET LA QUESTION SOCIALE

par LOREAL

Les défenseurs de tous les régimes autoritaires sont invités à la contradiction.

ganisait pour rattraper les esclaves fugitifs, les ventes d'esclaves, les enfants séparés de leurs parents dès la sixième année... jusqu'au jour où, le 22 septembre 1862, le président Abraham Lincoln annonça que les esclaves seraient *jamais libres*.

Hélas ! cette liberté qu'on leur accordait d'une façon tellement solennelle était, en réalité, une chose encore pire que le servage ! Du jour au lendemain, plus personne ne voulait employer de nègres. Ceux-ci, pour vivre, devaient accepter des travaux plus extrêmes que ceux qu'on leur imposait jadis ; ils étaient payés avec des salaires de famine (quand on les payait !) ; ils devaient vivre parqués entre eux — les blancs ne voulant pas se confondre ni couoyer les noirs, sauf quand ceux-ci étaient leurs domestiques.

C'est alors la ruée vers le Nord où les hommes de couleur espéraient avoir une vie meilleure. Mais, hélas ! les ouvriers blancs, voyant une concurrence possible, firent une lutte acharnée aux pauvres affranchis. Nulle part on n'accepta le voisinage des nègres : les hôtels, les hôpitaux, les écoles sont « pour les blancs », et il faut créer des institutions analogues pour les nègres — mais c'est partout, des conditions épouvantables qu'on leur fait. Car un nègre n'est pas un homme !

Les « bons » chrétiens blancs, même, les adorateurs du Christ, ne veulent pas recevoir les nègres dans leurs églises. Il faut donc créer des églises et des pasteurs noirs. Belle application de la doctrine « aimez-vous les uns les autres » !

Mais le plus odieux n'est pas encore arrivé. Voici mieux : En 1866, les protestants fondèrent le Ku-Klux Klan « pour le maintien de la suprématie blanche ». Ecoutez-en la description :

Revêtus de cagoules blanches, la nuit, ils défilent à la lumière des torches, envahissent les maisons, sortent de leur manteau la main jaune d'un squelette, la tendent au noir épouvanté ; si l'homme a le malheur de se montrer récalcitrant, il est aussitôt enlevé, emmené hors du village, et, dans la campagne déserte, il est châtié à coups de fouet,

ou encore déshabillé, le corps enduit de goudron et roulé dans la plume. Souvent il est voulé à des supplices pires.

Si, à force de travail et de parcimonie il arrive à s'élever au-dessus de la misère, s'il semble « relever le nez », ou si, plus simplement, sa figure déplait à un membre du Klan, il reçoit des lettres de menaces, des pancartes sont accrochées niautamment à sa porte, lui donnant quatre heures pour « déguerpir et débarrasser le pays ».

C'est encore l'application du lynchage, créé par le juge Lynch pour suppléer à la « justice défaillante » envers les crimes des blancs, cette pratique eut vite fait de devenir plus qu'un nouvel instrument de torture pour les noirs. Ah ! quelles scènes épouvantables !

Mais, laissons encore parler Magdeleine Paz :

L'impitoyable loi de Lynch n'épargne pas les femmes : un fermier blanc de Géorgie refusait de payer ses gages arrérés à un noir. Un jour, on trouva le fermier tué à coups de revolver. Aucune trace du meurtrier. Ce ne pouvait être qu'un nègre, déclarèrent les blancs. Ils décideront d'abattre tous les noirs qui, de près ou de loin, pouvaient avoir été en relations avec le présumé coupable. Parmi les hommes assassinés se trouvait un nommé Turner. On vint annoncer à sa femme, à un mois d'acouche, la nouvelle de son décès. Folie de douleur, la malheureuse se répandit en sanglots et en lamentations, appelant la malédiction du ciel sur les auteurs du crime. La chose leur revint aux oreilles.

— Nous allons lui apprendre à vivre, à la damnée nègresse !

La sachant en danger, des amis la caherçent dans une maisonnette éloignée où, un dimanche matin, elle fut délogée par la foule. Les pieds attachés par une chaîne, elle fut pendue à l'arbre le plus proche, de l'essence et de l'huile répandue sur ses vêtements... une allumette...

Cependant qu'elle agonisait, des lazzis et des rires s'élevaient dans la foule. Lorsque la vie palpitaient encore dans le corps à demi-brûlé, un gentleman se détacha de l'assistance et, avec un couteau, ouvrit le ventre de la femme... Un corps d'enfant s'en échappa, roula à terre. Il fit entendre deux petits cris aussi étouffés : l'homme venait d'écraser, d'un coup de talon, la petite forme vaissante...

D'autres faits, aussi épouvantables, se déroulent journalièrement aux Etats-Unis.

Et pourtant !

Douze millions de noirs (le dixième de la population des U. S. A. ; plus du quart de la population de la France) sont traqués, spoliés, assassinés, traités comme on ne traite pas les chiens !

Nulle voix autorisée n'élèvera donc une protestation puissante en faveur de ces douze millions d'hommes ?

Parmi les écrivains en renom, nul ne lancera donc le cri d'alarme ?

Magdeleine Paz a osé, la première, rompre ce silence misérable. Elle a dévoilé dans son livre, qui est un vêtement réquisitoire, des faits qui nous font rougir de honte. Remercions-la de son cri sincère de solidarité envers « frère noir », martyr de ces êtres sauvages, stupides et criminels que sont les hommes blancs qui n'apprécient leurs frères de couleur que pour les réduire en esclavage ou pour les assassiner lorsqu'ils réclament leur liberté.

**Louis LOREAL.**

P.-S. — Quelques camarades me demandent où se procurer les livres dont je rends compte dans cette chronique. Je leur rappelle que le Service de Librairie du Libétaire peut les leur fourn

# DANS LES SYNDICATS

C. G. T. S. R.

## NOTE TRÈS IMPORTANTE

Le C. A. et le Bureau Confédéral avisen les militants et les organisations que E. Juhe, ex-secrétaire de la C. G. T. S. R. a cessé d'exercer toute fonction au sein de cette centrale syndicale.

Il a été remplacé automatiquement par le camarade Robinet, secrétaire adjoint.

En conséquence, adressez la correspondance destinée à la C. G. T. S. R. à Robinet, 4, villa Victor-Hugo, Rosny-sous-Bois (Seine).

Bien prendre note que le C/G Paris 1441-43, E. Juhe n'existe plus.

P. la C.A. et le Bureau de la C.G.T.S.R., Le secrétaire : ROBINET.

## Gardez-vous de vieillir

Un groupement dont le but est de défendre le pain des vieux travailleurs et qui a son siège dans une préfecture d'un département de l'Est, nous fait parvenir un « appel » en nous demandant de vouloir bien l'inscrire dans notre programme.

Dans son exposé le « factum » déclare la carence des gouvernements en faveur des vieux de 65 ans et plus.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous sommes intéressés des « vieux » et lorsque le syndicalisme était encore majeur, surtout dans le Bâtiment, nous avions exigé et obtenu d'un patronat plus que combatif, l'emploi des vieux sur les chantiers et un salaire égal aux autres compagnons de la même corporation.

Les jeunes gens montrent quelque fierté, en toute camaraderie, à apporter leur assistance à la défaillance musculaire des vieux. Malgré cela, les vieux restaient écartés des marchés du travail et étaient réduits à végéter, c'est la raison qui fit que les gouvernements d'alors firent voter les fameuses « Retraites pour les morts », 75 centimes à 65 ans, avec, bien entendu, la contribution de l'intérêt.

Est-il besoin de rappeler que la C. G. T. d'alors, stimulée qu'elle était par ses syndicats, mena une telle campagne contre cette loi, que celle-ci fut un échec, cependant que nous faisions remarquer que « l'obligation à cette loi n'était pas exigée ».

Pour « l'escroquerie sociale », le « parlementeur » s'est servi de cette loi surannée, celle de 1920, pour exclure de celle de 1930 les vieux de 65 ans.

Comprenez qui pourra, pour nous, nous comprenons trop que de tout temps les infirmes qui arrivaient à un âge où les forces disparaissaient de l'homme étaient, et en sont encore réduits, à mendier leur pain s'ils ne veulent pas crever de faim.

Le mal est que dans la société actuelle, sociétée en pleine décadence — pour ne pas dire comploté par les vices — le syndicalisme attira la voix trop faible pour faire entendre sa « voix à la maison ».

Actuellement, les jeunes gens, presque tous, à quelques rares exceptions près, délaissent l'organisation syndicale pour ce qu'ils appellent les « sports » et particulièrement le football et sa corollaire, la boxe.

Ajoutons à cela l'empoisonnement moral créé par une certaine presse et aussi le cinéma et nous nous sommes très loin de penser qu'aujourd'hui la jeunesse se désintéresse des questions sociales.

« L'appel » de l'Association en question part d'un bon naturel, nous sommes restés de ceux qui ne sont pas insensibles aux infirmités humaines, surtout celles des vieux, mais il faut considérer que nos exploitants et les puissants du jour ne sont pas disposés à distraire des sommes qu'ils ont... mettons « gagnées » pour apporter une aide efficace au soulagement des vieux.

A moins qu'ils ne s'expliquent. Et là encore ?..

Notre vieux camarade Le Roy « l'Académide » n'a pas, que nous sachions, trouvé une vie meilleure au pays du Maître Staline, puisqu'il n'en n'est pas revenu...

Non, malheureusement non, tant que la société sera de conservatisme social et fait d'égoïsme, les vieux seront contraint de crever de misère et de faim, sauf la société égalitaire assurer leur sauvegarde.

Si « l'Association de Vesoul » lit le « Libertaire », elle pourra y voir que, répondant à son appel, nous avons donné, sur la question posée, notre appréciation de syndicalistes.

Il reste entendu que tant que le syndicalisme révolutionnaire ne sera pas maître des moyens de production et d'échange, les travailleurs seront toujours les serfs de leurs exploiteurs, surtout dans le Bâtiment.

Ca ne nous empêchera pas, tout de même, de penser à la situation souvent lamentable des « vieux ».

La 13<sup>e</sup> Région Fédérale du Bâtiment

\* \* \*

**Syndicat Général de l'Ameublement.** — Les camarades du Syndicat Général de l'Ameublement, réunis en assemblée générale le 9 novembre 1930, après avoir entendu l'exposé de la situation corporative, renouvelent leur confiance au Bureau syndical ;

Approuvent le Comité de Droit d'Asile dans sa campagne en faveur de Bernier, Pons et Blanco, et de tous les proscrits politiques en général ;

Invitent les camarades de banlieue à assister aux réunions et à se tenir au courant de l'activité syndicale.

La permanence a lieu le mardi de 18 heures à 19 heures et le dimanche matin de 11 heures à midi, 170, faubourg Saint-Antoine, Paris (11<sup>e</sup>).

## Dans le S. U. B.

Réunions des Sections suivantes :

**Menuisiers** : le 18 novembre, à 17 h. 30, salle de Commission, premier étage.

**Peintres** : le 19 novembre, à 17 h. 30, salle de Commission, premier étage.

**Assemblée générale du S. U. B.** : le 20 novembre, à 18 heures, salle Bondy, Bourse du Travail. Tous les camarades devront être présents à cette assemblée où d'importantes décisions seront prises en conformité avec le Congrès Fédéral. Le délégué du Syndicat au Congrès fera le compte rendu de son mandat.

Le Conseil Général.

## C. G. T.

### TERRASSIERS

Réunion du Conseil le vendredi 14 novembre, à 18 heures, au siège.

**DIMANCHE 16 NOVEMBRE, à 14 h. 30**

### GRANDE MATINÉE

#### ARTISTIQUE

au profit de la propagande antifasciste  
Salle Jean-Jaurès, à la « Bellevilloise »

23, rue Boyer (20<sup>e</sup>)

(Métro : Martin-Nadaud)

**Au programme** : M. Grand, de la Muse Rouge ; Mme Reine Dernys, de la Muse Rouge ; Mme Jane Monteil, de la Muse Rouge ; M. Colladon, de la Muse Rouge ; M. Félix Gilbert, de l'Odéon ; M. Charlot, basse ; Mme Andréa Gire, du Théâtre de l'Œuvre ; M. Mario Varelli, de l'Opéra ; Mlle de Vierville, de la Gaîté Lyrique.

Les Chansonniers Montmartrois : René Paul, Celmas, Charles d'Avray, dans leurs œuvres.

Au piano Mme Capaumont. — Réisseur, Bicot.

On terminera par : LA PAIX CHEZ SOI, comédie en 1 acte de G. Courteine. — Interprétée par M. Félix Gilbert et Mme Andréa Gire.

Prix d'entrée : 5 francs. — Gratuite pour les enfants.

### PETITE CORRESPONDANCE

Montpellier. — Reçu la souscription du groupe pour l'Entr'Aide. — Merci.

## Comité du Droit d'asile

En réponse à l'appel lancé dans le « Libertaire », elle pourra y voir que, répondant à son appel, nous avons donné, sur la question posée, notre appréciation de syndicalistes.

Pour que la campagne s'amplifie, pour obtenir le droit d'asile pour tous, nous demandons d'accélérer cet effort.

Italien, 250 fr. ; Comité secours aux Anar, Bulgares, 60 fr. ; X... 20 fr. ; Comité Pro Presos, Paris, 1.000 ; Berger, Allemagne, 30 fr. ; Comité Pro Presos, Paris, 1.000 fr. ; Liste de souscription : (Unernarta 10, Lopez 10, Marquez 2, Sarbador 2, Floreal 1, Libertad 1, Gonzales 1, Donjito 5,50, Martin 5, Marian 5, Croci 5, Berlaque 5, Gogliardo 5, Léon 5, Algar 5, Urberto 5, Volpini 5, Vincento 2,50, Baraderqui 2, Santiago 5, Reyer 4), total : 97 francs ; Comité Pro Presos, Lyon, 800 ; Remírez Miquel, Toulouse, 200 ; Abizanda, Béziers, 40 ; Bizeau A. E., 10 ; Groupe Anar, de Nîmes, 40 ; Liste Viala, 80 ; Piertry, Bourg-la-Reine, 50 ; Groupe espérantiste, Lyon, 50 fr. Total : 3.727 francs.

Adresser les fonds à Jean Girardin, chequier postal à Jean Girardin, 1.191,98, bureau du Libertaire, 186, boulevard de la Villette, Paris (XIX<sup>e</sup>).

N. B. — Bien spécifier sur le talon du chèque postal : Pour le Comité du Droit d'Asile.

## Notre service de librairie

### NOUVEAUTÉS

**LA RUE DE MOSCOU**, par Illya Ehrenbourg

**A L'OUEST, RIEN DE NOUVEAU**, par E.-M. Remarque

**UN MOIS CHEZ LES CURES**, par Lorulot

**CONNAISSANCE DE LA VIE SEXUELLE**, par le Dr Vachet

**EN PLEINE VIE** (roman naturelle), par Jeanne Humbert

**HISTOIRE DE LA COMMUNE**, par Lissagarey

**LES CRIMES DU MILITARISME**, par Theureau

15 fr.

15 fr.

12 fr.

15 fr.

15 fr.

25 fr.

6 fr.

### LES BONS LIVRES

**LA DOULEUR UNIVERSELLE**, par Sébastien Faure

**PAROLES D'UN REVOLTE**, par Pierre Kropotkin, avec préface d'Elisée Reclus

**L'IMPOSTURE RELIGIEUSE**, par Sébastien Faure

**L'ETHIQUE**, par Pierre Kropotkin, traduit du russe par M. Goldsmith

**L'EVOLUTION, LA REVOLUTION ET L'IDEAL ANARCHISTE**, par Elisee Reclus

**AU CAFE**, Dialogues, par Errico Malatesta

**LA CONQUETE DU PAIN**, par Pierre Kropotkin

15 fr.

6 fr.

15 fr.

18 fr.

15 fr.

3 fr.

**Le Gérant** : Marcel MONTAGUT.

Travail exécuté par des ouvriers unitaires et confédérés.

## LES SYNDICATS OUVRIERS

### ET LA REVOLUTION SOCIALE

par Pierre BESNARD

(Edition de la C. G. T. S. R.)

1 volume de 360 pages, contenant l'exposé complet de toute l'action sociale des syndicats, avant, pendant et après la révolution.

Prix : 15 francs.

En vente au Bureau du « Libertaire ».

IMPRIMERIE CENTRALE DU CROISSANT, 19, rue du Croissant, Paris (2<sup>e</sup>)

## LA VIE DE L'UNION

## PARIS-BANLIEU

**Comité d'initiative de la Fédération Parisienne.** — Tous les Groupes approuvant les décisions de la dernière assemblée sont priés de se faire représenter au prochain Comité d'initiative de la région parisienne qui aura lieu le samedi 15 novembre, à 20 h. 30, salle Chapotot, 5, rue du Château-d'Eau (à côté de la Bourse du Travail).

Ordre du jour très important.

Le Secrétaire Fédéral : G. Hermann.

**Groupe des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> arrondissements.** — Réunion le 20 novembre, de 20 h. 30 à 22 h., permanence habituelle du groupe, mais cette fois 10, rue de l'Arbalète (5<sup>e</sup>), et non pas rue Laumeau.

Compte rendu du C. I. — Adhésions. — Causerie sur l'activité anarchiste au cours de ces dernières années.

Nous faisons appel à tous les camarades de la rive gauche pour que nous puissions former un noyau important et solide. Il ne doit pas avoir de dissidence quand l'heure est aussi critique — Merci à tous.

**Groupe des 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> Arrondissements.** — Réunion des adhérents du Groupe mercredi 14 novembre, à 20 h. 30, local habuel.

**Groupe de Clichy.** — Réunion le vendredi 14 novembre, à 20 h. 30, 115, rue du Bois, à Clichy.

Causerie par un camarade.

**Groupe Régional de Bezons.** — Samedi dernier a eu lieu à Carrières-sur-Seine, la première réunion de la tournée de propagande que nous avons décidé de faire dans notre région. C'est devant un public nombreux et attentif que notre camarade Brousse ouvre la séance. Après quelques mots de Le Meilleur sur les questions locales et sur l'incapacité de nos élus en matière administrative, Loréa prend la parole et expose d'une façon claire ce que veulent les anarchistes, puis, il termine en démontrant à l'auditoire les horreurs de la guerre des gaz.

Pas de contradicteurs, quoiqu'il y en ait dans la salle des socialistes et des communistes.

Le Secrétaire du Groupe.

**Groupe de Montreuil-Vincennes.** — Réunion dimanche 16 novembre, à 20 h. 30.

Compte rendu de la Conférence.

Que tous les camarades soient présents.

**Groupe de Saint-Denis.** — La réunion de vendredi est reportée au dimanche 16 novem-

bre, à 9 heures du matin, Bourse du Travail, rue Suger. Appel à tous les sympathisants. Les camarades d'Arnouville, Villiers-le-Bel, Gen